

Vie & Œuvre

De Gustav Landauer



Par **Gaël Cheptou**

Publié dans **À contretemps**, n°48, mai 2014

Bulletin de critique bibliographique

Publié en 2 parties par le Blog **Résistance71** les 16 & 19 février 2017

<https://resistance71.wordpress.com/>

Unifié en PDF par **JBL1960** ► www.jbl1960blog.wordpress.com

Le 19 février 2017

Avant-Propos de JBL1960

Pour avoir réalisé la version PDF de l'Appel au Socialisme : Pour la société des Sociétés de Gustav Landauer, 1911 – Réédition de 1919, à la demande de Résistance71 ici ; <https://jbl1960blog.files.wordpress.com/2016/12/appelausocialismeglandauer1911.pdf>

J'ai trouvé judicieux de réunifier par un PDF la Vie & Œuvre de G. Landauer, par Gaël Cheptou et que Résistance71 rappellent à notre mémoire. Ainsi nous en savons un peu plus sur la vie et l'œuvre de Gustav Landauer.

Et pour nous, français, cela nous permet d'affûter notre réflexion, à l'heure où on nous dit que nous n'avons pas d'autre choix que de voter pour nous choisir notre prochain maître, notre prochain geôlier... N'avons-nous pas, pourtant ici et maintenant, une opportunité de dire NON, d'arrêter de consentir, d'être complices des guerres déclenchées en notre nom ? Landauer avait la vision la plus proche de ce que l'on appelle « l'anarcho-indigénisme » et tel que s'y essayent les Kurdes syriens dans la vallée du Rojava par le « Confédéralisme Démocratique », le Mouvement Zapatiste au Chiapas, et tous les Natifs Amérindiens, Indigènes et Autochtones du Monde. Et pour moi, comme pour R71 l'avenir de l'humanité passe par les peuples occidentaux émancipés de l'idéologie coloniale, se tenant debout, main dans la main, avec les peuples indigènes de tous les continents pour mettre en place la société des sociétés ► <https://jbl1960blog.wordpress.com/2016/12/25/pour-la-societe-des-societes/>

Et comme le voit, notamment, la Nation Mohawk, et l'explique le Pr Taiaiake Alfred, dans son livre « **Wasase, voies indigènes d'action et de liberté** » 2005 ► <https://jbl1960blog.wordpress.com/2017/02/11/resistance-au-fleau-de-lhumanite/>

Il nous propose des solutions anticoloniales pour décoloniser l'empire Zunien, et tous les empires coloniaux et ainsi résister au plus grand fléau de l'Humanité, le **Colonialisme**, et ce par quoi il arrive : **l'État** dont Landauer n'aura eu de cesse de nous expliquer comment lutter contre. Car nous le voyons bien : **il n'y a aucune solution au sein de ce Système**, il n'est pas réformable de l'intérieur, aucun homme ou femme providentiels ne viendra nous « sauver », mieux que nous-mêmes pourrions le faire ; TOUT RÉSIDE ENTRE NOS MAINS... Le chemin émancipateur, est hors du sentier, c'est un chemin de traverse, tangent.

Ignorons le système ► créons les bases solidaires de la société des sociétés organique ► réfléchissons et agissons en une praxis commune ► Adaptions l'ancien au neuf !

Prenons la tangente, qu'est-ce qu'on risque, à part peut-être réussir ?

JBL1960

À propos de **Gaël Cheptou** ► <https://www.cairn.info/publications-de-Cheptou-Ga%C3%ABl--70669.htm>

À propos du bulletin : **À contretemps** ► <http://acontretemps.org/>

Source de la publication sur À contretemps ► <http://acontretemps.org/spip.php?article557>

Vie et œuvre de Gustav Landauer ~ 1^{ère} partie ~

<https://resistance71.wordpress.com/2017/02/16/vie-et-oeuvre-de-gustav-landauer-1ere-partie/>

Par Gaël Cheptou – Source ► <http://acontretemps.org/spip.php?article557>

1870 ► Naissance, le 7 avril, de Gustav, troisième fils d'une famille juive non religieuse de Karlsruhe ; son père, Hermann Landauer, commerçant, possède une boutique de chaussures.

1875 ► Congrès d'unification du Parti social-démocrate à Gotha.

1878-1890 ► Promulgation des lois antisocialistes.

1887 ► Ferdinand Tönnies publie *Gemeinschaft und Gesellschaft* dans lequel il analyse deux grandes formes de vie sociale : la « communauté », de formation naturelle, et la « société », de composition mécanique.

1888 ► Landauer obtient son baccalauréat (*Abitur*), après avoir suivi un enseignement humaniste classique dans un lycée de Karlsruhe. Il considère rétrospectivement que sa scolarité ne fut qu'un « monstrueux vol de [son] temps ». « Ce qui m'a conduit, écrit-il, à m'opposer à la société environnante et m'a plongé dans le rêve et la révolte, ce n'est pas le sentiment d'appartenir à une classe ni la pitié sociale, mais le heurt continu de la nostalgie romantique aux étroites limites des philistins. C'est ainsi que j'étais anarchiste sans le savoir, avant d'être un socialiste, et que je suis un des rares à ne pas être passé par la social-démocratie [1]. »

1888-1892 ► Il suit des études de germanistique, de philosophie, d'anglais et d'histoire de l'art aux universités de Heidelberg, de Strasbourg et de Berlin. La lecture des pièces d'Ibsen le renvoie à sa propre révolte, celle de l'individu créateur contre les conventions bourgeoises. **Il découvre Nietzsche dont il retient le culte de la vie, de la spontanéité et de la volonté** ; en novembre 1890, il entame la rédaction de son roman *Der Todesprediger* (Le prêcheur de mort) dont le titre s'inspire de celui d'un chapitre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. À côté d'auteurs modernes, **il lit aussi des auteurs classiques tels que Spinoza, Fichte et Schopenhauer**.

1890 ► Il publie ses premiers articles dans la revue *Deutschland* du philosophe, écrivain et critique Fritz Mauthner, dont un compte rendu du roman *Sous-Offs* de Lucien Descaves. Il découvre avec enthousiasme le socialisme, notamment par la lecture de *La Femme et le socialisme* d'August Bebel.

1891 ► Landauer fréquente les milieux de la bohème anarchiste et de la colonie littéraire socialiste de Friedrichshagen. Il devient également membre du Freie Volksbühne (Théâtre libre populaire) qui avait été fondé l'année précédente par des sociaux-démocrates dans un but d'éducation ouvrière. Premières activités politiques : à l'occasion du congrès international des étudiants socialistes qui doit se tenir à Bruxelles en décembre 1891, il rédige un manifeste au nom d'un groupe d'étudiants de Berlin. En novembre, pour la première fois, il se définit lui-même comme « anarchiste ». Lecture de *L'Unique et sa propriété* de Max Stirner.

1892 ► Le 24 février, il adhère à l'Union des socialistes indépendants, un groupe de militants radicaux – les « Jeunes » – exclus du Parti social-démocrate au congrès d'Erfurt (14-20 octobre 1891). La violence haineuse avec laquelle la social-démocratie condamne, pour des raisons qui tiennent autant de l'idéologie que de l'opportunisme, les émeutes de chômeurs à Berlin, fait naître en lui une aversion profonde et durable pour tout socialisme de parti. Il participe à la fondation du Neue Freie Volksbühne (Nouveau théâtre libre populaire), scission d'avec le Freie Volksbühne, dominé par la social-démocratie officielle ; il fera partie jusqu'en 1917 de la commission artistique du théâtre. Il y rencontre la couturière Margarethe Leuschner avec qui il se marie à Zurich contre l'avis de ses propres parents. Le couple aura deux filles : Charlotte Clara et Marianne. Obligé d'abandonner ses études universitaires par manque

d'argent, exclu de toutes les universités prussiennes pour « manque de moralité » (activités subversives, en jargon policier), il cherche à s'établir comme écrivain. Il se plonge dans la lecture d'ouvrages d'économie politique ; lit les œuvres d'Eugen Dühring et entre en relation avec l'anarchiste antimarxiste Benedikt Friedländer, un de ses proches disciples. Appelant les marxistes « évolutionnistes » à accepter les dernières conséquences de leur conception matérialiste, il les invite, avec un humour radical, à se laisser « enterrer » ou « mettre dans la saumure » pour « ne pas gêner l'avènement progressif et naturel de la société socialiste ». « Il est bon et utile [...] de grouper les hommes en masses. Mais nous ne devons cependant pas oublier le plus important : dissoudre les masses dans les hommes. [2] » Il prononce deux conférences, dans les cercles des socialistes indépendants, sur « Max Stirner et l'individualisme » et sur la question religieuse. **C'est à cette époque qu'il décide de sortir officiellement de la communauté religieuse juive.**

1893 ► Il devient, en février, le rédacteur de *Der Sozialist* qui, en juin, après une lutte énergique contre la tendance marxiste radicale, se reconnaît officiellement comme anarchiste, en prenant le sous-titre d' « organe de tous les révolutionnaires ». **Landauer est choisi comme délégué des anarchistes et des ouvriers sur métaux de Berlin pour assister au congrès socialiste international de Zurich (6-12 août 1893), mais il ne peut y participer : la majorité socialiste expulse les anarchistes et adopte la résolution de Bebel qui privilégie l'action politique, c'est-à-dire la conquête des pouvoirs publics par la voie parlementaire.** Il prend part, alors, à la manifestation au Plattengarten des anarchistes et des socialistes révolutionnaires expulsés du congrès, où il se prononce en faveur de la grève générale. À l'automne, Landauer est emprisonné successivement pour « incitation à la désobéissance civile » et « excitation à la révolte ». En prison, il compose la nouvelle *Arnold Himmelheber* et se livre à une lecture critique approfondie du *Capital* de Marx. Parution du roman *Der Todesprediger*.

1895 ► L'essai « Der Anarchismus in Deutschland » (L'anarchisme en Allemagne) paraît dans la revue non anarchiste *Die Zukunft* (L'avenir). **Ce qui importe pour Landauer, ce n'est pas la lutte de classe des prolétaires mais la révolutionnarisation des esprits par les prêcheurs anarchistes qui doivent se consacrer tout entiers à la « diffusion des lumières », une sorte d'anti-autoritarisme rationnel, dans toutes les couches de la société.** Il prend ses distances avec la « propagande par le fait » [3], lui qui avait été si fasciné par la figure de Ravachol – au point d'insérer dans le roman *Der Todesprediger*, sans en citer l'auteur, la déclaration de Ravachol devant la cour de Montbrison, discours qui avait été publié par le *Sozialist* en août 1892. Rejetant toute forme d'autorité, l'anarchiste ne saurait faire progresser « sa vérité » par l'oppression violente des autres pensées. Au début de l'année, il participe à la fondation de la coopérative de consommation Befreiung (Émancipation) à Berlin et fait paraître anonymement, à cette occasion, une brochure programmatique : *Ein Weg zur Befreiung der Arbeiter-Klasse* (Un chemin vers l'émancipation de la classe ouvrière). Il y affirme que ni l'action politique ni la violence révolutionnaire ne conduiront les travailleurs à leur émancipation. La question « réforme ou révolution ? » serait, par ailleurs, mal formulée, elle devrait être « réforme ou phrase ? » puisque les prétendus révolutionnaires ne luttent au fond qu'avec de grands mots. Mais la réforme que propose Landauer, pour qui « le travail positif est nécessaire à la préparation de la société socialiste », n'a rien à voir avec les réformes sociales qui ne font que fortifier l'État moderne et sa police ; il s'agit de réaliser immédiatement un fragment, une forme embryonnaire du socialisme par la création en dehors de l'État, sur les principes de l'auto-assistance et de la coopération, d'organisations ouvrières de consommation et de production. Landauer appelle la classe ouvrière à « refuser ses services économiques à la société bourgeoise, à être une société librement organisée au sein de la société » [4]. Le *Sozialist* est interdit pendant quelques mois – il reprend sa parution en août, avec pour nouveau sous-titre : « organe pour l'anarchisme-socialisme ». « L'anarchisme est placé en avant, parce qu'il est le but qui doit être atteint : l'absence de

domination, l'absence d'État, le libre développement des individus. Puis est indiqué le moyen par lequel nous voulons atteindre et garantir cette liberté des hommes : par le socialisme, par l'entraide solidaire des hommes pour tout ce qui leur est commun, et par le travail coopératif. » [5] Ses premières traductions de Pierre Kropotkine paraissent dans le *Sozialist* : il s'agit d'une série d'articles des *Temps nouveaux* (août-novembre 1895) sur les « expédients économiques ». Dans un article sur « les démagogues au temps de la Réforme », Landauer exprime sa sympathie à l'égard du hussitisme, de l'anabaptisme et des mouvements de révolte populaire pendant la guerre des Paysans. Il commence également la rédaction d'un long essai intitulé « Zur Entwicklungsgeschichte des Individuums » (Contribution à l'histoire du développement de l'individu), où, déposant le germe des idées qu'il développera au tournant du siècle [6], **il interroge la notion d'individu en insistant sur le primat de l'unité de l'espèce humaine. Pour lui, le cri de ralliement des anarchistes ne saurait être « individu », créature – si tant est qu'elle existe réellement et indépendamment de l'espèce – souvent laide, petite et mesquine, mais « individualité ».** Dans une perspective qui rappelle Kropotkine, il distingue, en effet, l'individu de l'« individualité » [7] – ce qui dans l'individu, tout en lui étant propre, permet à l'humanité de progresser et de se perfectionner – qu'il « convient de cultiver et de développer, par la lutte contre nos instincts les plus grossiers et les plus bas, par la lutte contre les hommes et les institutions qui oppriment et entravent, par l'union solidaire avec ceux qui partagent nos sentiments, avec nos compagnons de combat et de souffrance » [8]. La société socialiste dépend donc d'un certain degré de développement de l'humanité.

1896 ► Landauer soutient activement la grande grève des travailleurs de la confection qui éclate à Berlin. Il est délégué au congrès socialiste international de Londres (27 juillet-1^{er} août), où les anarchistes sont définitivement exclus de la Deuxième Internationale. Lors d'un meeting de protestation, il fait la connaissance de Pierre Kropotkine. Au congrès extraordinaire des anarchistes, il prononce un discours très remarqué, dans lequel il appelle les petits paysans et les ouvriers agricoles à se regrouper pour fonder des coopératives agricoles. Publication en trois langues de la brochure : *De Zurich à Londres. Rapport sur le mouvement ouvrier allemand au Congrès international de Londres.*

1897 ► Landauer prend part, avec l'anarchiste chrétien Moritz Egidy et l'écrivain – et traducteur allemand de Multatuli – Wilhelm Spohr, à une manifestation publique contre les « horreurs judiciaires de Barcelone » (*Justizgreuel in Barcelona*), commises lors du procès de Montjuich où des anarchistes avaient été mis à la torture avant d'être sévèrement condamnés. En novembre, il prononce une série de conférences à travers le pays contre « l'inquisition en Espagne ». En raison de désaccords sur l'orientation du *Sozialist* qu'elle juge par trop théorique, la tendance ouvriériste, majoritaire au sein du journal, qui entend développer un « anarchisme ouvrier de masse », s'organise indépendamment et publie son propre organe, *Neues Leben* (Vie nouvelle). Landauer s'y oppose catégoriquement : un « anarchisme de masse » ne serait possible qu'à condition de céder à la facilité démagogique et de faire « miroiter la perspective d'un gouvernement des masses, d'une démocratie dissimulée sous le voile anarchiste » [9]. L'anarchisme ne saurait se réduire à quelques slogans d'agitation : « *La liberté ne vient pas si on ne s'octroie pas soi-même la liberté et la manière propre de la vivre ; l'anarchie de l'avenir ne viendra que si les hommes du présent sont des anarchistes et non pas des partisans de l'anarchisme. Il y a une grande différence entre le fait d'être un partisan de l'anarchisme et le fait d'être un anarchiste. N'importe quel philistin ou petit-bourgeois peut être, du reste, le partisan d'un édifice théorique quelconque ; une transformation de l'essence des individus est nécessaire ou, du moins, un bouleversement complet, de sorte que la conviction intérieure finisse par devenir quelque chose de vécu dans la réalité* [10]. »

Landauer se voit alors reprocher, avec une certaine malveillance anti-intellectuelle, de manquer d'authenticité populaire, de se complaire dans la théorie et de s'abandonner à des sentiments de fraternité universelle. Il demeure politiquement isolé. Le coup est rude non seulement pour lui personnellement, mais encore pour tout le mouvement anarchiste allemand [11]. Le *Sozialist* entre en déclin. Landauer se retire de son poste de rédacteur, tout en continuant de collaborer au journal. Dès lors, il se consacre de plus en plus à des travaux personnels d'ordre littéraire et philosophique.

1898 ► Il entreprend un cycle de conférences sur l'histoire de la littérature allemande à Berlin. Commence alors pour lui une série de revers et de malheurs personnels. Décès de sa fille Marianne [Annie], âgée de quatre ans, des suites d'une tuberculose et d'une méningite. Le couple ne s'en remet pas. Sa femme, Margarethe, est elle aussi gravement malade depuis plusieurs années. Décès de son ami Moritz von Egidy. À propos de l'Affaire Dreyfus, dont il ne mésestime pas les aspects humains, il considère qu'il a trois bonnes raisons de se taire : en tant que Juif, à cause du fanatisme de la communauté juive internationale ; en tant qu'Allemand, à cause du patriotisme outrancier de la presse allemande ; en tant qu'anarchiste « anti-politique », parce qu'il s'agit d' « une sale affaire interne à la classe dominante » [12].

1899 ► À la suite de l'Affaire Ziethen, au cours de laquelle il obtient, en organisant une campagne de presse à la manière de Zola, la révision du procès d'un condamné qu'il croit innocent, Landauer est lui-même condamné à six mois de prison pour outrages et diffamation. Au cours de cet emprisonnement (du 18 août 1899 au 26 février 1900), qui marque un tournant dans son existence, s'ouvrent à lui de nouveaux horizons anarchistes dont l'exploration va se poursuivre dans ses écrits ultérieurs. Dans sa cellule, vaillant à la tâche, il révise les travaux de critique du langage de son ami Mauthner, écrit la nouvelle *Lebendig tot* (Mort vivant), traduit du français la pièce *Les Mauvais Bergers* d'Octave Mirbeau [13] et du moyen-haut-allemand un choix de sermons de Maître Eckhart. Immergé dans le monde de la mystique médiévale, il écrit à sa future seconde femme Hedwig Lachmann (qu'il avait rencontrée le 28 février 1899) : « *La prison peut être pour nous, modernes, ce que le monastère était au Moyen Âge. Les ânes qui nous prescrivent cette cure ne se doutent pas du bienfait qu'ils ont déjà rendu à quelques-uns. J'ai connu jadis, là entre ses murs, de délicieux moments de solitude sans équivalents, et j'y ai fait l'expérience de la force qui naît de la souffrance.* [14] »

Eduard Bernstein fait paraître *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie* (Les présupposés du socialisme et les tâches de la social-démocratie), point de départ de la « crise révisionniste » au sein de la social-démocratie allemande.

1900 ► Landauer contribue à la fondation de la Neue Gemeinschaft (Nouvelle communauté), une communauté d'artistes et d'intellectuels de la bohème de Friedrichshagen. Il y rencontre, entre autres, Erich Mühsam et Martin Buber. Le 18 juin, il prononce la fameuse conférence « *Durch Absonderung zur Gemeinschaft* » (La communauté par la séparation) dans laquelle il expose les nouvelles conceptions anarchistes qu'il s'est formé, en prison, à partir des écrits de Maître Eckhart et de Fritz Mauthner. Le primat de l'unité de l'espèce, encore et toujours. L'homme ne s'appartient pas : « Le temps est maintenant venu de réaliser que l'individu n'existe pas, que seules existent des appartenances et des communautés. » Les hommes sont capables de communauté, précisément parce qu'ils sont eux-mêmes communauté [15]. Plus ils se séparent des influences extérieures, plus ils s'enfoncent dans les tréfonds intimes de leur vie individuelle et plus ils retrouvent, par cette introspection mystique, « la grande communauté des vivants », l'expérience collective de l'espèce humaine, qui les relie entre eux et au monde : « Ce que nous avons de plus individuel est ce que nous avons de plus universel. [16] » Ceux qui auront connu cette régénération intérieure, *possible à tout moment, indépendante de tout développement*, seront mûrs, alors, pour rompre définitivement avec les communautés autoritaires fortuites du présent et pour réaliser pratiquement cette communauté immémoriale et universelle qu'ils portent en eux. Pour se passer de la médiation de l'État, en somme, et faire place à l'esprit communautaire. Paraît également, de lui, dans la revue

culturelle viennoise *Die Zeit* (Le temps), un compte rendu de la réimpression de *L'Humanosphère* de Joseph Déjacque (Bruxelles, Bibliothèque des Temps nouveaux, 1899), dans lequel il insiste, en particulier, sur le projet que l'utopiste français avait formé de fonder, en lien étroit avec ses conceptions anarchistes, une « cosmologie mystique ». À propos de Déjacque, il évoque, en passant, « sa polémique enflammée contre la conception philistine que Proudhon avait de la question féminine » [17].

1901 ► Landauer se détourne de la *Neue Gemeinschaft*. Cette expérience lui a appris « comment une communauté ne naît pas » (Buber). Tout comme Buber et Mühsam, il refuse de suivre les frères Hart, les principaux initiateurs de la communauté, dans leurs efforts ambitieux de créer une nouvelle religion. En septembre, il décide de s'installer en Angleterre avec sa nouvelle compagne, Hedwig Lachmann [18], à Londres et à Bromley dans le Kent, non loin de la maison des Kropotkine. Entre les deux hommes, il n'y aura pas de relation durable ni d'échanges intellectuels réels, même si Landauer, profondément impressionné par la figure et la vie du « prince anarchiste », traduit en allemand, dans les années qui suivent, plusieurs de ses œuvres : *L'Entraide* (1904) ; *Champs, usines et ateliers* (1904) ; *La Grande Révolution* (1909). ***Kropotkine avait tendance à se méfier de tout ce qui venait d'Allemagne, y compris et même en tout premier lieu sous l'étiquette anarchiste : « Pour Kropotkine, tout Allemand était (à part Bernhard Kampffmeyer et Rudolf Rocker) suspect de stérnisme ou de nietzschéisme*** [19] ». Landauer, de son côté, lui reproche, outre des sympathies russophiles et slavophiles, son positivisme, hérité des sciences naturelles, qui le conduirait – à l'opposé de Tolstoï – à une forme de relativisme moral, à tout sacrifier au développement historique, sans exclure le recours à la violence si nécessaire [20]. Plus proche du mutualisme et du collectivisme, il ne pouvait évidemment souscrire à certaines affirmations absolues et rassurantes de Kropotkine, à la mode dans les milieux communistes-anarchistes : « Nous maintenons, en outre, que le communisme est non seulement désirable, mais que les sociétés actuelles, fondées sur l'individualisme, sont même *forcées continuellement de marcher vers le communisme* [21]. » En Angleterre, Landauer entretient des relations avec Tárriada del Mármol, Max Nettlau et Rudolf Rocker. Importants travaux de traduction, parfois en collaboration avec Hedwig Lachmann, en particulier des œuvres d'Oscar Wilde et de Rabindranath Tagore. Parution, dans la revue *Die Zukunft* (L'avenir), d'un article fondamental : « Pensées anarchistes sur l'anarchisme », dans lequel il tire les conséquences politiques de la nouvelle orientation qu'il a imprimée à son anarchisme. Condamnant expressément la tactique de la « propagande par le fait », il estime que l'anarchiste ne saurait exercer la moindre violence, ou que, s'il y en a une, ce ne peut être que la violence contre soi-même, l'anéantissement du moi (« mort mystique ») pour renaître dans la communauté humaine.

« L'anarchie n'appartient pas à l'avenir, mais au présent ; elle n'est pas affaire de revendications, mais affaire de vie. Il ne s'agit point de la nationalisation des conquêtes du passé, il s'agit de la naissance d'un peuple nouveau qui, venant de petits commencements, se forme de tous côtés par colonisation intérieure, au milieu des autres peuples, dans de nouvelles communautés. Il ne s'agit point de la lutte de classes des non-possédants contre les possédants, mais il s'agit du fait que des êtres libres, moralement forts et maîtres d'eux-mêmes, se séparent des masses pour s'unir dans de nouveaux liens. [22] »

1902 ► En raison de leur isolement et par manque de possibilités de travail, le couple rentre en Allemagne pour s'installer à Hermsdorf, dans la banlieue de Berlin.

1903 ► Landauer se rapproche de la Société allemande des cités-jardins que préside B. Kampffmeyer. Divorce d'avec sa première femme. En mai, il épouse Hedwig Lachmann – dont il aura deux filles, Gudula Susanne et Brigitte [23]. Outre la traduction des *Sermons* d'Eckhart et un recueil de nouvelles – *Macht und Mächte* (*Puissance et puissances*) –, Landauer publie *Skepsis und Mystik* (*Scepticisme et mystique*), texte dans lequel il reprend et

retravaille plusieurs essais déjà parus – dont *La Communauté par la séparation* – pour en faire une sorte de manifeste mystico-philosophique.

1904-1906 ► Landauer travaille dans la maison d'édition et de librairie de Karl Schnabel pour subvenir aux besoins de sa famille. Il entre, alors, en relation avec le philosophe spinoziste Constantin Brunner (Leo Wertheimer) dont il médite *Die Lehre von den Geistigen und vom Volke* (*La doctrine des hommes d'esprit et du peuple*).

1907 ► *La Révolution* paraît dans la collection « Die Gesellschaft » que dirige Martin Buber aux éditions Rütten & Loening : après une critique mi-sérieuse mi-ironique des sciences historiques, Landauer en vient à décrire la révolution comme un long procès historique non achevé, qui remonte au temps de la Réforme et de la guerre des Paysans, un grand fleuve historique dans lequel il est lui-même plongé et dont il continue de suivre le cours dans le présent. Le Moyen Âge est pour lui une « époque unique de floraison » – ce qu'il ne manque pas d'illustrer par des exemples tirés de *L'Entraide* de Kropotkine – parce qu'il « consistait en une synthèse de liberté et de sujétion » [24]]. **Pour mieux se faire comprendre, il se sert de la notion d' « esprit » (commun, communautaire), qui devient centrale dans ses écrits ultérieurs. L'esprit est la capacité communautaire – enfouie ou révélée, « devenue et en devenir » – des hommes, le sentiment qu'ils ont de leur intime solidarité.** Le Moyen Âge est entré en décadence quand le christianisme, dont l'esprit commun avait pris la forme, a été vidé de son pouvoir mythique et surnaturel par la Réforme, sans que lui succède un nouvel ordre communautaire. La « révolution », pour Landauer, c'est donc cette phase de transition qui dure depuis lors, avec des périodes de recrudescence et de déclin. **Ce qui est la marque horrible de cette « époque moderne », c'est que l'État, en raison du refoulement de l'esprit, absorbe toutes les fonctions de la communauté : « Quand l'esprit est absent, il y a violence : l'État et les formes d'autorité qui lui sont propres et le centralisme. [25] »**

Publication de *Peuple et Terre : trente thèses socialistes* dans les pages de la revue *Zukunft*. Landauer y définit ce qu'il entend par « peuple » : une communauté qui ne résulte ni d'une autorité extérieure ni d'une origine commune, mais de l'« esprit » que les hommes doivent laisser grandir en eux et entre eux.

1908 ► Retour de Landauer sur la scène politique avec la fondation du Sozialistischer Bund (Ligue socialiste), aux côtés, entre autres, d'Erich Mühsam et de Martin Buber. À Berlin, il prononce deux conférences – dont sera issu, en partie, son *Appel au socialisme* – devant des anarchistes et des socialistes révolutionnaires, et procède à la proclamation des *Douze articles de la Ligue socialiste*. Il y exprime le refus de la séparation entre deux temporalités, le présent et l'avenir lointain, à la différence du marxisme (et des anarchismes) qui n'aurait pas d'autre choix que de combler ce vide béant par l'attente passive de la maturité révolutionnaire et le ressassement d'une doctrine toujours plus grise et desséchée. **« Nous n'attendons pas la révolution pour que commence le socialisme ; nous commençons par faire du socialisme une réalité pour qu'advienne le grand bouleversement du monde ! » Le but de la Ligue est la réorganisation de la société par la « sortie du capitalisme », par la création de colonies communautaires qui doivent se rattacher à des traditions communales, la commune rurale étant considérée comme le « pont » qui relie l'idéal socialiste à l'histoire humaine.** Anticipations du socialisme à venir qui, par l'exemple qu'elles donnent, sont censées faire naître, dans les masses, l'envie et l'imitation, ces communautés – dont Landauer savait le caractère provisoire et limité en l'absence de révolution – tiennent aussi de la « cure de désintoxication » de l'État, de la marchandise et du narcissisme. Son initiative rencontre de fortes résistances dans les milieux anarchistes berlinois, qui se montrent favorables à la lutte de classes. Il entreprend une tournée de conférences dans le sud de l'Allemagne et en Suisse où il rencontre l'anarchiste Margarethe Faas-Hardegger avec qui il aura une relation amoureuse pendant un an.

1909 ► Reprise de la parution du *Sozialist*. Il prononce plusieurs conférences pour le compte de la Ligue dans l'ouest de l'Allemagne dans le but de fonder des groupes locaux. Nombreuses

traductions de Proudhon. Il est amené à critiquer le mouvement ouvrier organisé de son temps, notamment sous deux aspects qui sont liés entre eux [26]. Ce qu'il appelle, d'une part, la « tactique des apparences » dont le Premier Mai est, selon lui, le parfait exemple : une marche rituelle, piailleuse, stérile, sans idée ni lendemain, déguisement de la faiblesse, simulant aux yeux des maîtres, mais aussi des ouvriers qu'on fait jouer à la Révolution une fois par an, en public et en bon ordre, un pouvoir qui n'existe pas [27]. Et, d'autre part, la « paresse des mains et du cœur », un manque d'*effort socialiste*, qui très souvent se traduit par une « lutte contre les institutions », aussi spectaculaire qu'elle est improductive.

Vie et œuvre de Gustav Landauer ~ 2^{ème} partie ~

<https://resistance71.wordpress.com/2017/02/19/vie-et-oeuvre-de-gustav-landauer-2eme-partie/>

Par Gaël Cheptou – Source ► <http://acontretemps.org/spip.php?article557>

1910 ► La rupture est consommée avec les ouvriers anarchistes qui refusent de le suivre dans son projet d'implantation communautaire au motif que l'émancipation du prolétariat passerait nécessairement par la lutte de classe révolutionnaire et la destruction de l'État, alors que la fondation de communautés ne ferait que renforcer le système économique en place. Dans une lettre qu'il adresse à Max Nettlau, au détour d'une critique de Kropotkine, transparait le regret de devoir constater le faible écho que rencontre, en Allemagne et à l'étranger, son anarchisme :

« Vous savez que je suis un hérétique. Mais vous ne savez peut-être pas à quel point je le suis. Je vénère notre Kropotkine en tant que puissance intellectuelle, en tant que nature, en tant qu'être humain, en tant qu'homme, en tant que travailleur de l'esprit ; mais je dois pourtant avouer que, pour moi, **La Science moderne et l'anarchie** ne contient en grande partie que des platitudes et n'est souvent rien de plus qu'une compilation tendancieuse de connaissances mal digérées. Allez-y, lapidez-moi. Dans tous les pays, je trouve que le mouvement anarchiste est un mouvement d'épigones. Pour ma part, je n'ai pas du tout envie de trouver mes conceptions chez les autres ; peut-être avez-vous vu avec quel plaisir, dans les derniers numéros du **Sozialist**, j'ai traduit les idées de Bakounine sur la philosophie et la science, bien que je désapprouve certains points essentiels de son matérialisme et de son atomisme. Mais c'était un esprit philosophique, tout différent de nos compilateurs d'aujourd'hui. Compte tenu de cet état de choses – en supposant toutefois qu'il est tel que je le vois – je me dois d'abandonner la réserve que j'observe par décence et de dire franchement que l'on fait du tort au mouvement anarchiste en ne tenant absolument aucun compte de mes conceptions et de mes analyses – ou en les écartant, comme l'a fait Domela Nieuwenhuis, par quelques phrases hors de propos. Je ne veux vraiment pas dire qu'un homme vieux et malade comme Kropotkine doit débattre avec moi. Pour lui, tout cela ne serait qu'une sorte de "kantisme" ou de "mystique", mais certainement pas du "communisme". Mais j'ai quelques raisons de penser qu'il devrait bien se trouver, en Angleterre, en Amérique et en France, par exemple, de jeunes camarades qui, comprenant l'allemand, tout en étant productifs dans leur langue, pourraient se fixer comme tâche de traduire certains de mes articles. Ce n'est pas la vanité qui parle ici – j'ai bien trop conscience de ma propre valeur pour cela – mais le désir d'agir selon mes forces. Je suis sur le point de publier mon petit livre **Aufruf zum Sozialismus** ; ce que je dis dans ce livre, ainsi que dans mon livre **Die Revolution**, mais aussi dans certains articles que j'ai écrits dans le **Sozialist**, j'aimerais pouvoir le dire, en effet, aussi à des lecteurs de langue française et anglaise. Le champ d'action est très étroit en Allemagne ; et nous n'avons pas les

*moyens de l'élargir rapidement. C'est déjà un petit miracle si le **Sozialist** existe aujourd'hui et que nous puissions, à côté, publier ceci ou cela. [28] »*

En octobre, il publie dans le *Sozialist* un article simple, beau et saisissant, intitulé « Polizisten und Mörder » (Policiers et meurtriers). Commentant un entrefilet qui racontait comment deux policiers qui, alors qu'ils étaient encore prêts quelques heures auparavant à tuer sur ordre des manifestants anti-jaunes, avaient sauvé au péril de leur vie un ouvrier alcoolisé appelant à l'aide dans les eaux sombres d'un canal, Landauer cite ce passage de *L'Entraide* de Kropotkine : « C'est le fond de la psychologie humaine. À moins que les hommes soient affolés sur le champ de bataille, ils "ne peuvent pas y tenir" d'entendre appeler au secours et de ne pas répondre. [29] » Puis il en vient à décrire en termes forts et expressifs un monde où l'État, la violence et la mort ont remplacé l'esprit communautaire, où des mécanismes aveugles se sont substitués à l'humanité vivante, où les hommes portent des masques, jouent le rôle qui leur est socialement assigné :

« S'il se passe de terribles choses entre nous, cela ne tient ni à notre nature, ni à notre être, ni à notre espèce. La faute de ce qui se passe entre nous vient de ce que nous ne tenons pas ce que nous promettons ; que nous ne sommes pas ce que pourtant nous sommes. Les choses iront mieux quand les hommes ne joueront plus aucun rôle ; quand ils se comporteront les uns envers les autres, c'est-à-dire quand ils ordonneront leurs relations entre eux, tels qu'ils sont en vérité. Aujourd'hui, les habits que nous endossons se livrent un combat à mort, mais ce sont les hommes vivants qui en reçoivent les blessures dans le corps et dans l'âme. L'uniforme militaire et la blouse de travail sont aujourd'hui les dirigeants de la vie ; la chair qui s'y trouve est comme l'automate mécanique et obéissant. Rétablissez l'ordre de la nature ; comprenez bien le mot du sage Socrate : connais-toi toi-même ! Connais-toi toi-même, tel que tu es vraiment, derrière la défroque que tu endosses, et n'agis point selon les lois de la défroque, mais selon l'être des hommes. Connais-toi toi-même, et reconnais ton prochain et ton semblable dans celui qui se tient devant toi. Reconnais-le derrière le masque dont il est affublé tout comme toi. Nous sommes tous ensemble des corps nus d'êtres humains, et nous nous laissons déchirer les entrailles et empoisonner jusqu'à la moelle par les tuniques de Nessus dont nous enveloppe cette odieuse société de mascarade que personne ne veut être et que pourtant nous sommes tous. [30] »

« Les choses iront mieux quand les hommes ne joueront plus aucun rôle ; quand ils se comporteront les uns envers les autres, c'est-à-dire quand ils ordonneront leurs relations entre eux, tels qu'ils sont en vérité » : on retrouve, ici, une idée puissante de Landauer, qu'il exprimera ainsi dans son *Appel au socialisme* : « Le socialisme doit revenir à ses héritiers légitimes, pour qu'il devienne ce qu'il est [déjà]. » Le socialisme, l'unité de l'espèce, est déjà là, existe déjà comme « fait mystique » [31], atemporel, mais sans apparaître dans la réalité, car les hommes, les individus empiriques, isolés et dispersés, continuent d'ordonner leurs relations selon les règles de l'État et du Capital (qui sont plus que de simples choses puisqu'ils ont « absorbé » les relations humaines). Ce qui permet à Landauer de développer une critique « mystique » – et non pas seulement éthique – de la société capitaliste, en ce qu'elle est un monde du faux et de la séparation auquel se livrent les hommes, de rejeter toute forme d'évolutionnisme (le socialisme n'est pas un futur qui n'existe pas encore, mais quelque chose que l'on transforme en réalité) et d'occuper une position « intempestive », surplombant l'actualité journalistique et politique. « [...] **Cette odieuse société de mascarade que personne ne veut être et que pourtant nous sommes tous** » : dans les écrits de cette époque, en effet, dont ce texte-ci et, en particulier, celui qui s'intitule « Si les hommes d'État sont faibles, le peuple l'est plus encore ! » – dans lequel il développe sa conception de l'État [32] –, on retrouve, souvent, la trace de l'influence de La Boétie, dont il traduit *De la servitude volontaire* pour le *Sozialist*.

1911 ► Parution de son œuvre majeure, l'Appel au socialisme, qui exercera une profonde influence sur toute une génération d'intellectuels et de militants

allemands [33]. Comme l'indique le titre, le socialisme dépend de la volonté des hommes – puisqu'on peut y appeler. Il ne viendra pas automatiquement à partir d'un certain stade de développement des forces productives ; il ne naîtra pas du capitalisme, période non pas de progrès mais de décadence et de maladie morales – dont la description occupe une place importante dans le livre – qui affectent tous les hommes. « Le socialisme est possible à toute époque quand un nombre suffisant d'hommes le veulent. [34] » Landauer règle férocement ses comptes avec le marxisme social-démocrate, « exotérique » dirait-on aujourd'hui :

« Ils n'ont d'yeux que pour les formes extérieures, négligeables, superficielles de la production capitaliste qu'ils se plaisent à nommer production sociale [...] Le marxisme est philistin, et pour le philistin, rien n'est plus important, plus formidable, plus sacré que la technique et le progrès [...] C'est alors – lorsque nous considérons le culte sans bornes que voue à la technique le petit-bourgeois progressiste – que nous commençons à nous rapprocher de l'origine du marxisme. La source du marxisme, ce n'est pas l'étude de l'histoire, ce n'est pas non plus Hegel, ni Smith ou Ricardo, ni l'un des socialistes d'avant Marx, ni l'époque de la révolution démocratique, et encore moins la volonté des hommes et leur besoin de culture et de beauté. La source du marxisme, c'est la vapeur. Il y a des vieilles femmes qui lisent l'avenir dans le marc de café ; Karl Marx, quant à lui, lit l'avenir dans la vapeur. [35] »

Pour lui, les marxistes, dans leur obsession de la masse et de l'État, sont tout bonnement incapables de voir ce qu'il peut y avoir de socialiste « dans une cité-État du Moyen Âge, un district villageois allemand, un mir russe, une allmend suisse [terre communale] ou une colonie communiste » [36]. Fondé sur la communauté villageoise et familiale, se nourrissant – à l'opposé des révolutionnaires « tablerasistes » (Gross !) qui rejettent en bloc toutes les traditions communautaires de la civilisation occidentale – de certaines expériences historiques populaires comme les ligues de la guerre des Paysans, le socialisme est avant tout une question agraire. La lutte de classes reste évidemment une nécessité vitale pour les prolétaires, tant qu'ils ne sont pas « sortis du capitalisme », mais au prix d'un enfermement toujours plus étroit, plus mortel, dans le cercle infernal du capitalisme, là où, déshumanisés, sans joie (« Qui sait aujourd'hui ce qu'est la joie ? »), ils sont transformés « en numéro », en un « appendice des rouages de la machine ». Car « tout ce qui se passe à l'intérieur de la production capitaliste, nous enfonce plus profondément dans celle-ci... » [37]. Le prolétariat ne saurait en sortir, donc, qu'en s'abolissant lui-même comme classe-du-capital et « en entrant dans d'autres relations » [38]. **Le capital, tout comme l'État, est, en effet, pour Landauer un certain type de relation sociale et une « marotte » ou un « spectre » – des abstractions intériorisées et vivantes, donc qu'il convient de démystifier,** de dissiper au moyen de la « critique du langage » qui vient ici se confondre avec l'anarchisme et l'individualisme :

« Le résultat fondamental de l'anarchisme ou de l'individualisme est le suivant : il n'y a, dans la société humaine [empiriquement, concrètement] que des individus et que le faire et le laisser-faire des individus. On se fait anarchiste quand on dit que les prétendus rapports sociaux ne sont rien d'autre que le comportement des hommes ; que la société n'est qu'un ensemble de fins humaines ; que la servitude dans laquelle se trouvent les masses est une servitude volontaire qu'elles pourraient secouer si seulement elles avaient l'esprit clair et une volonté ferme ; que l'État n'est point un groupe plus ou moins nombreux de gouvernants, mais un fantôme ou une marotte, un état singulier de l'âme à l'intérieur de l'homme, qui le conduit à se condamner lui-même à la misère et l'asservissement, en acceptant d'être soldat ou autre. Donc l'anarchisme, tel qu'il est apparu dans le monde depuis Étienne de La Boétie et selon l'expression la plus claire que Max Stirner lui a donnée, on pourrait le définir comme l'application pratique de la critique du langage [39] : l'État, cet État dans lequel les hommes habitent, cela n'existe pas ; c'est l'idée d'État qui réside dans les hommes et qui y fait des ravages ; le capital, ce capital dont les hommes auraient besoin pour travailler, cela

*n'existe pas ; il y a des liens entre les hommes qui leur permettent de travailler et d'échanger – ou il y a absence de liens, ce qui fait naître le parasitisme, l'exploitation et le monopole, etc. Ainsi, on rattache l'autorité, l'oppression et l'exploitation à la domination d'idées ou d'abstractions pétrifiées, considérées comme sacro-saintes et comme réelles, qui se sont naturellement données des formes concrètes, qui se sont développées pour devenir des organismes artificiels, car les hommes, en se rendant eux-mêmes irréels, ont du même coup rendu réel l'irréel ; et l'anarchisme, ou l'individualisme, est la révolte de l'individu singulier vivant contre ces spectres qui se sont fortifiés par l'immobilité et la non-vitalité millénaires des hommes. **L'anarchisme est un principe rationnel, anhistorique, c'est le sursaut du droit de raison individualiste contre tout féodalisme sacralisé [...].** [Mais] l'anarchie, ou la liberté, n'est qu'un principe négatif. Il rappelle à chaque individu du peuple que sa liberté est toujours indestructiblement présente. Ce principe tue les idoles et détruit les fausses reliques sacrées : État ? Capital ? Oh, il vous suffit de vouloir, vous les individus, de penser et de vouloir ; dès lors, l'État et le Capital n'existent pour vous que dans la mesure où ceux qui refusent de penser et de vouloir peuvent vous faire obstacle. Certes, ils peuvent vous faire obstacle dans bien des cas ; mais, dans certains cas, vous pouvez faire immédiatement usage de votre liberté, en réalisant ensemble, comme un seul homme, ce que vous pensez et voulez tous individuellement de la même manière.*

*Il n'y a pas que des fausses reliques, certaines sont authentiques. Elles sont fausses quand elles sont imposées de l'extérieur ; elles sont authentiques quand, nées à l'intérieur des individus, elles forment un lien unissant les hommes. [...] On fait appel aux individus quand il s'agit de se libérer des idoles et des spectres de ces pouvoirs abstraits qui nous trompent et nous oppriment. Mais, en vérité, il n'y a d'individus ni dans la nature ni dans l'histoire. L'anarchie est seulement la face négative de ce qu'est, positivement, le **socialisme**. L'anarchie est l'expression de l'émancipation de l'homme par rapport aux idoles de l'État, de l'Église, du Capital ; le socialisme est l'expression de la véritable et authentique union des hommes, authentique parce qu'elle provient de l'esprit individuel, qu'elle s'épanouit dans l'esprit de l'individu comme ce qui reste éternellement un et le même, comme idée vivante, qu'elle naît sous la forme d'une alliance libre entre les hommes. [40] »*

Landauer rappelle, alors, l'idée anarchiste fondamentale que la Ligue socialiste a, selon lui, exhumée, sauvée et revivifiée : « **La liberté ne peut être créée, elle ne peut être qu'expérimentée. Il ne faut pas dire : aujourd'hui, nous ne sommes pas libres, mais demain, par on ne sait quel coup de baguette magique, nous serons libres ; il faut dire : nous avons tous sans exception la liberté en nous et nous devons seulement la faire passer dans la réalité extérieure.** [41] » Dans un petit article, à l'occasion d'une grève des garçons boulangers à Berlin, **il constate une absence totale de forces créatrices dans le mouvement, alors qu'il faudrait, selon lui, au lieu de faire ou de soutenir la grève (« lutte de classes capitaliste »), permettre à la population de cuire elle-même son pain en construisant des fours coopératifs ou communautaires. Ce serait là du véritable socialisme, car, tout en luttant contre l'envahissement du pain chimique et fade de l'industrie alimentaire, on ferait ainsi renaître des traditions et des cultures artisanales englouties par le capitalisme et on favoriserait la diversité individuelle – l'individualité – dans l'unité** [42]. Face au danger de guerre (seconde crise marocaine), Landauer renforce son action antimilitariste ; une brochure – *La suppression de la guerre par l'autodétermination du peuple* –, qu'il rédige sous la forme de questions-réponses, imprimée à 100 000 exemplaires, est interdite et confisquée avant sa diffusion. Il conçoit le plan d'un « congrès ouvrier libre » : il appelle la classe ouvrière à s'auto-organiser, à prendre ses propres affaires en main, à rompre avec les bureaucraties politique et syndicale et à opposer à la guerre la « grève générale active ». Dans son esprit, **le « congrès ouvrier libre », une assemblée de délégués ouvriers, sur le modèle des « sections » de Paris pendant la**

Révolution française, pourrait se substituer au système de gouvernement en place, sous la forme d'un socialisme de conseils.

1912 ► Il commence à travailler pour le *Börsen-Courier* comme critique de théâtre.

En février, il prononce une conférence sur le thème « Judaïsme et socialisme » devant le « groupe local Berlin-Ouest du mouvement sioniste » où, bien qu'il se dise « sioniste aux six septièmes », il s'oppose au sionisme politique, car, rappelle-t-il, il n'existera aucun « peuple », y compris juif, tant que tous les peuples ne seront pas organisés sur la base de communautés socialistes [43].

Parution de l'article « Das Glückhafte Schiff » (La nef fortunée, 15 mai) : la communauté humaine ne vient pas par la voie de la guerre ou de l'État, mais elle naît du travail, de l'entraide, du bon et joyeux voisinage qui soudent ensemble les hommes, les communes et les peuples, en les aidant à surmonter les puissances naturelles hostiles. Landauer fait la proposition de constituer en Europe un vaste territoire neutre et indépendant qui, suivant la ligne des régions-frontières, irait de la Savoie à la mer du Nord, en passant par la Suisse et l'Alsace-Lorraine.

Traduction, et publication dans le *Sozialist*, d'un extrait des *Jours d'exil* d'Ernest Cœurderoy : « Une fête universelle à Lisbonne ».

1913 ► Il publie, dans le recueil *Du judaïsme*, édité par l'association des étudiants juifs Bar Kochba de Prague, son texte programmatique : « Sind das Ketzergedanken ? » (Ces pensées sont-elles hérétiques ?) [44]. Combinant anarchisme et judaïsme, repoussant et l'assimilation allemande et le nationalisme juif (« Le fait d'insister sur sa propre nationalité est une faiblesse »), il déclare que la régénération du peuple juif, dont la situation diasporique préfigurerait la communauté qui vient, va de pair avec la régénération de l'humanité tout entière.

Prenant prétexte d'un appel de l'écrivain Paul-Hyacinthe Loyson aux socialistes d'Allemagne et de France, publié dans la revue *Les Droits de l'homme*, il rédige un essai sur le problème de la guerre franco-allemande. Il critique violemment Gustave Hervé qui vient de retourner sa veste de « sans-patrie » et prend position contre les thèses que Charles Andler avait formulées à propos du « socialisme impérialiste allemand ». L'antimilitarisme et la lutte contre la guerre ne sauraient dépendre des engagements que prendraient les socialistes étrangers d'agir dans le même sens. Et cela, d'autant plus, et de toute façon, qu'on ne peut rien attendre des socialistes de parti, qui ne cherchent qu'à conquérir le pouvoir dans l'État, « régime de violence, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur » :

« Il y a des guerres seulement parce qu'il y a des États ; et il y aura des guerres aussi longtemps qu'il y aura des États. Les pauvres hommes affolés pensent que c'est l'inverse et que les États, avec leur puissance militaire, sont nécessaires pour empêcher l'ennemi de venir et d'assujettir le peuple ; chaque peuple se considère comme pacifique parce qu'il sait qu'il l'est ; et il considère que son voisin est belliqueux parce qu'il croit que le gouvernement du voisin représente l'esprit du peuple. Tous les gouvernements sont belliqueux parce qu'ils ont la violence pour tâche et vocation. Ainsi, celui qui veut vraiment la paix, doit avoir conscience qu'il est, dans chaque pays, pour le moment, seulement le porte-parole d'une toute petite minorité et qu'il ne doit pas subordonner ses résolutions à quelque parti politique que ce soit à l'étranger. Le monde peut sombrer dans la folie la plus folle – du moment que je ne manque pas à mon devoir envers ma conscience. »

Pour Landauer, la lutte contre la guerre doit, donc, se transformer en une lutte pour la réorganisation des peuples dans le sens du socialisme libertaire : « La paix, ce n'est pas l'absence de guerre ; la paix, ce n'est pas une pure négation ; la paix, c'est l'organisation positive de la liberté et de la justice. La paix, c'est l'édification du socialisme. [45] »

En décembre, il participe à la fondation de l'Association d'implantation agricole Communauté à Wittenberg. Mais, déjà, la Ligue socialiste est entrée en déclin.

1914 ► En juin, il participe aux activités du Forte-Kreis, cercle de réflexion internationale créé à Postdam dans le but d'empêcher la guerre et d'œuvrer à l'entente entre les peuples (avec Romain Rolland, Walter Rathenau, Martin Buber, etc.). Il se dissout au début la guerre.

*Lorsque la guerre éclate – et contrairement à certains de leurs amis, comme Martin Buber, Fritz Mauthner ou Erich Mühsam qui succombent à la fièvre nationaliste –, **Gustav Landauer et Hedwig Lachmann restent obstinément fidèles à leurs positions antimilitaristes et pacifistes.** Landauer se retrouve de nouveau isolé politiquement.*

1915 ► Le *Sozialist* doit suspendre sa parution à la suite de l'incorporation de Max Müller, qui en était l'éditeur, le rédacteur et le compositeur. La diffusion de l'*Aufruf zum Sozialismus* est interdite. En avril, Landauer se rend en Suisse où il entre en contact avec des écrivains expressionnistes (Ludwig Rubiner, René Schickele) et des socialistes-religieux (Leonhard Ragaz, Jean Matthieu). De retour en Allemagne, un conseil de révision le déclare inapte à la guerre. Il prend part aux activités du Bund Neues Vaterland (Ligue de la nouvelle patrie) qui lutte pour la paix et contre les annexions, et collabore à la revue *Der Aufbruch* (Renouveau) d'Ernst Joël, organe du mouvement de la jeunesse et d'un socialisme éthique.

En réponse à des critiques qui considèrent que le *Sozialist*, plutôt que de chercher à découvrir et raviver des manifestations authentiques passées d'esprit communautaire, doit se concentrer sur l'organisation et l'agitation, Landauer écrit :

« *Je maintiens que les grands hommes de tous les temps et de tous les peuples doivent nous servir de collaborateurs vivants, et cela surtout tant que les contemporains prétendument vivants ne sont pas à la hauteur de leur tâche. **Pour moi, les morts vivent, de même qu'à mes yeux un très grand nombre de vivants sont morts.** C'est toujours la malheureuse histoire de camarades qui jugent la feuille non pas par rapport à ce qu'elle leur donne, mais par rapport à la valeur de la propagande qu'offrent les numéros. Le **Sozialist** est fait pour être lu, pour être lu avec application et réflexion. [46]* »

1916 ► Dans la *Frankfurter Zeitung* du 6 février, paraît l'essai « Ein Weg deutschen Geistes » (« Un chemin de l'Esprit allemand »), où il suit la ligne de l'évolution qui mène de Goethe à Georg Kaiser, en passant par A. Stifter.

Il prononce le discours d'ouverture (« Judaïsme et socialisme ») à l'inauguration du Foyer populaire juif où il dispense un cours sur le socialisme.

Au cours de l'été, la Zentralstelle Völkerrecht (Comité central pour le droit international) est fondée par des délégués de la Ligue de la nouvelle patrie et de la Ligue allemande des droits de l'homme. Le Comité entend œuvrer en faveur d'une paix de conciliation. Landauer, qui en dirige la section berlinoise, avait rédigé l'appel constitutif initial avec le libéral Ludwig Quidde. Il donne plusieurs conférences littéraires sur Shakespeare, Hölderlin, Goethe et Kaiser.

En décembre, il écrit au président américain T.W. Wilson une lettre dans laquelle il avance l'idée d'un nouvel ordre de paix fondée sur une ligue des nations.

1917 ► En mai, en raison de la situation du ravitaillement à Berlin, la famille Landauer s'installe à Krumbach, en Bavière.

1918 ► Mort de Hedwig Lachmann, le 21 février, d'une pneumonie. Bouleversé, Landauer ne s'en remettra pas. Il se décide, après de longues hésitations, à accepter la proposition qui lui est faite au Théâtre de Düsseldorf d'occuper un poste de dramaturge et de prendre en charge la revue *Masken*. Mais il n'aura pas le temps de s'installer à Düsseldorf, car **la révolution éclate en Bavière le 7 novembre et le nouveau président bavarois, Kurt Eisner, l'invite « aussi vite que sa santé le permet » à venir contribuer à la « révolution des consciences ».** Il devient, sur recommandation de Mühsam, **membre du Conseil ouvrier révolutionnaire et, ainsi, du Conseil d'ouvriers, de paysans et de soldats de Munich. Il fait également partie du Conseil national provisoire bavarois.**

Parution de l'essai *Die vereinigten Republiken Deutschlands und ihre Verfassung* (Les républiques unies d'Allemagne et leur constitution) : **la révolution lui fait entrevoir la possibilité historique d'une Allemagne socialiste, fédéraliste, décentralisée, organisée**

sur le système des conseils et des corporations, une ligue de républiques allemandes autonomes, chacune enracinée dans sa culture et son histoire propres, en opposition à l'Allemagne prussienne, au jacobinisme bolchevique et à la démocratie parlementaire. Il critique, en particulier, les élections, se prononce contre le vote secret qui, fondé sur l'individu isolé et non pas sur les communautés humaines existantes ou en devenir, parachève, selon lui, l'atomisation des hommes dans la société moderne. Il appelle « à revenir à la démocratie authentique, telle qu'elle est préfigurée dans les assemblées communales et provinciales du Moyen Âge, de Norvège et de Suisse, et en particulier dans les réunions des sections de la Révolution française. [47] »

1919 ► En janvier, en faisant paraître ses *Briefe aus der französischen Revolution*, il s'efforce de recueillir l'expérience de la Révolution française et d'en tirer les enseignements pour la période à venir, en laissant parler les principaux acteurs au travers de leurs lettres. Il publie également une nouvelle édition – dite « édition de la Révolution » – de son *Appel au socialisme* et un recueil d'articles d'avant-guerre (*Rechenschaft*). **Dans une lettre à son cousin Hugo, il écrit, fidèle à lui-même : « Ce n'est pas la dictature mais l'abolition du prolétariat qui doit être le mot d'ordre » [48].**

Le 12 janvier, les résultats de l'USPD d'Eisner aux élections au Parlement régional bavarois sont catastrophiques (2,5 %) ; bien qu'opposé à ces élections, Landauer se présente, à la demande d'Eisner, dans la circonscription de Krumbach, comme candidat « sans-parti » sur une liste de l'USPD : il obtient 92 voix. Le 21 février, Eisner est assassiné alors qu'il se rend au nouveau Parlement pour remettre sa démission à Auer, son successeur – qui est lui grièvement blessé, en représailles, une heure plus tard, en plein Parlement. Landauer prononce le discours funèbre. En réaction, il soumet au Conseil central des propositions visant à prendre des otages pour se protéger et à procéder à des arrestations pour enrayer la « contre-révolution universitaire ». Bien qu'attaché à son idéal de non-violence, il estime que le recours à la force – et à la censure – est parfois nécessaire pour défendre le socialisme des conseils contre les forces de la bourgeoisie.

La classe ouvrière se soulève. La vacance du pouvoir qui s'est ouverte avec les attentats est comblée de nouveau par les conseils. Landauer s'engage, alors, en faveur de la socialisation des moyens de production, ainsi que de la presse, pour briser le monopole idéologique de la contre-révolution. **Le 7 avril, le jour de son anniversaire, la « République des conseils » est proclamée à Munich : il devient commissaire du peuple à l'Instruction publique et à la Culture. Les communistes n'y participent pas. Le 13, un putsch des troupes contre-révolutionnaires du gouvernement social-démocrate Hoffmann, réfugié à Bamberg, est repoussé, mais les communistes saisissent l'occasion pour prendre le pouvoir et proclament la deuxième République des conseils (d'Eugen Leviné). Landauer se sent moralement tenu de proposer sa collaboration au nouveau Comité révolutionnaire, qui décline ses services.** Il se retire dans la banlieue de Munich, chez la veuve de Kurt Eisner. Le 1er mai, alors que les troupes gouvernementales contre-révolutionnaires reprennent la ville, il est arrêté à la suite d'une dénonciation. « Les gens criaient hurra ! Hurra !, tapaient dans les mains et agitaient des mouchoirs. La foule criait : “Réglez-lui son compte à ce chien, ce juif, cette canaille !”. [49] » Le lendemain, il est battu à mort par la soldatesque dans la cour de la prison centrale de Stadelheim. **« Tuez-moi donc ! Et vous vous dites des hommes ! »** Aurait été ses derniers mots [50].

INDEX

- [1] « Vor fünfundzwanzig Jahren » (1913), in : G. Landauer, *Zwang und Befreiung*, Cologne, Hegner, 1968, pp. 47-53.
- [2] « Dühringianer und Marxist », *Der Sozialist*, 22 octobre 1892, in : *Landauer AS 2*, pp. 114-121 (ici p. 121).
- [3] Encore que, dans le texte « Quelques mots à propos de l'anarchisme » (1897), il fasse preuve de compréhension à l'égard des auteurs d'attentats anarchistes et prenne leur défense.
- [4] *Ein Weg zur Befreiung der Arbeiter-Klasse*, Berlin, Adolf Marreck, 1895, p. 6. Voir, dans le même esprit, son texte « Sortir de l'État » d'août 1895. Il est à noter que les *Œuvres choisies* n'ont pas repris la brochure de Landauer. Qui pourrait être rééditée, pourtant.
- [5] « Anarchismus-Sozialismus », *Der Sozialist*, 7 septembre 1895, in : *Landauer AS 2*, pp. 179-185 (ici, pp. 179-180).
- [6] Voir, à ce propos, en particulier, Joachim Willems, *Religiöser Gehalt des Anarchismus und anarchistischer Gehalt der Religion? Die jüdisch-christlich-atheistische Mystik Gustav Landauers zwischen Meister Eckhart und Martin Buber*, Albeck bei Ulm, 2001, pp. 23-26, pp. 82-87, et *passim*.
- [7] Plus tard, Kropotkine, à qui Landauer avait fait remarquer la confusion à laquelle pouvait prêter, dans *L'Entraide*, l'emploi indistinct du mot « individualisme » tout particulièrement en Allemagne [voir plus bas ce que Landauer entend par cette notion], explique qu'il fait une distinction entre l'« individualité », si étroitement liée à l'« entraide », et l'atomisation concurrentielle-capitaliste. Voir la lettre de P. Kropotkine à G. Landauer du 9 novembre 1903, in : Edmund Silberner, « Unbekannte Briefe Peter Kropotkins an Gustav Landauer », *Cahiers internationaux d'histoire économique et sociale*, n° 9, 1978, pp. 114-115.
- [8] « Zur Entwicklungsgeschichte des Individuums », in : *Landauer AS 2*, pp. 45-68 (ici, p. 68). D'où, par la suite, l'extrême méfiance de Landauer envers toutes les expériences d'épanouissement de la personnalité ; d'où son rejet catégorique tant de la psychanalyse freudienne que des formes de vie nouvelles et sans attaches de la bohème ; d'où, enfin, sa violence polémique à l'égard d'Otto Gross qui, dans le mouvement anarchiste, était la figure où semblaient se rejoindre les diverses tentatives de « réalisation de soi-même ». Sur ce sujet, on lira l'étude de Guillaume Paoli, Landauer, Gross, Mühsam : histoires de famille, publiée dans ce numéro.
- [9] Cité d'après : Siegbert Wolf, *Gustav Landauer zur Einführung*, Hambourg, 1988, p. 13.
- [10] Ibid., p. 21. Voir aussi « Quelques mots à propos de l'anarchisme » (10 juillet 1897), texte reproduit dans ce numéro, où il est dit : « ... l'anarchisme ne peut pas, à notre époque, être un mouvement de masse, mais seulement un mouvement d'individus, de pionniers. [...] En Allemagne, une grande partie des ouvriers commence à se réjouir plus ou moins ouvertement qu'il y ait des anarchistes dans leur pays, tout en considérant qu'il n'est pas possible pour eux d'être anarchiste ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le soient. »
- [11] Selon Rudolf Rocker, *Im Sturm der Zeiten*, manuscrit IISG, p. 70.
- [12] « Der Dichter als Ankläger », *Der Sozialist*, 5 février 1898, in : *Landauer AS 1*, pp. 62-68. Ce n'est que sous l'impulsion de Buber, vers 1908-1910, que Landauer, redécouvrant son identité juive, va se préoccuper réellement du judaïsme et de l'antisémitisme.
- [13] Voir l'étude de Walter Fähnders et Christoph Knüppel « Gustav Landauer et Les Mauvais Bergers » – *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 73-90 –, reprise, en version révisée, dans ce numéro.
- [14] Lettre à Hedwig Lachmann du 10 mars 1899 (*Landauer Lebensgang*, op. cit. tome 1, p. 12). Joachim Willems estime que Landauer tendait alors à s'identifier à Eckhart, cf. *Religiöser Gehalt des Anarchismus*, op. cit. p. 31.

[15] Kropotkine exprime cette même et grandiose vision unitaire de l'espèce dans son langage scientifique-scientiste : « Quand le physiologue parle de la vie d'une plante ou d'un animal, il y voit plutôt une agglomération, une colonie de millions d'individus séparés, qu'une personnalité unie et indivisible. Il vous parle d'une fédération d'organes digestifs, sensuels, nerveux, etc., tous très intimement liés entre eux, tous subissant le contrecoup du bien-être ou du malaise de chacun, mais vivant chacun de sa vie propre. Chaque organe, chaque portion d'organe, à son tour, est composé de cellules indépendantes qui s'associent pour lutter contre les conditions défavorables à leur existence. L'individu est tout un monde de fédérations, il est tout un "cosmos" à lui seul ! [...] Bref, chaque individu est un cosmos d'organes, chaque organe est un cosmos de cellules, chaque cellule est un cosmos d'infiniment petits ; et dans ce monde complexe, le bien-être de l'ensemble dépend entièrement de la somme de bien-être dont jouit chacune des moindres parcelles microscopiques de la matière organisée. » (P. Kropotkine, *L'Anarchie. Sa philosophie. Son idéal*. Conférence qui devait être faite le 6 mars 1896 dans la salle de Tivoli-Vauxhall à Paris, Paris, Stock, 1896, pp. 11-12.)

[16] « Durch Absonderung zur Gemeinschaft », in : *Landauer AS 7*, pp. 131-148. L'influence de Maître Eckhart sur sa pensée est ici manifeste : Eckhart considère que tout individu porte en lui une petite étincelle divine, le « fond de l'âme » (*Seelengrund*), et qu'il peut parvenir à l'*unio mystica*, à l'union avec Dieu, s'il se concentre tout entier sur ce « Dieu en moi », par le « détachement » (*Abgeschiedenheit*), par le renoncement au monde et le dépouillement total de soi. Selon Eckhart, seul l'individu vraiment « pauvre en esprit » peut laisser la divinité « percer » en lui. « [...] Car il n'y a vraiment de pauvreté en esprit que lorsque l'homme est à tel point libéré de Dieu et de toutes ses œuvres que Dieu, s'Il voulait opérer dans l'âme, devrait être lui-même le Lieu de son opération » (traduction : Alain de Libera, in : Eckhart, *Traité et sermons*, Paris, Flammarion, 1995, p. 353). Voir Joachim Willems, *Religiöser Gehalt, op. cit.*, pp. 62-67.

[17] Landauer avait déjà traduit des textes de Déjacque, notamment l'article du *Libertaire* intitulé « L'autorité – La dictature » (connu plus tard sous le titre « À bas les chefs ! ») qui parut dans le *Sozialist* en octobre 1895.

[18] Le couple part aussi en Angleterre pour échapper au déshonneur social en Allemagne, puisque Landauer est encore marié et qu'un divorce d'avec Margarethe Leuschner est impossible en raison de son état de santé.

[19] Selon Max Nettlau, cité par Heiner Becker, *op. cit.*, p. 112.

[20] « Peter Kropotkin », *Der Sozialist*, Noël 1912, 15 janvier et 15 février 1913, in : *Landauer AS 1*, pp.191-204. Bien qu'il l'ait annoncé à plusieurs reprises, il n'est jamais entré dans une critique de fond des idées de Kropotkine.

[21] Pierre Kropotkine, *La Conquête du pain*, Paris, Stock, 1892 (deuxième édition), p. 34 (souligné dans le texte).

[22] « Anarchistische Gedanken über Anarchismus », *Die Zukunft*, vol. 37, n° 4, 1901, pp. 134-140, in : *Landauer AS 2*, pp. 274-281 (ici, p. 277.)

[23] Laquelle est la mère du cinéaste américain Mike Nichols (1931-2014).

[24] G. Landauer, *La Révolution, op. Cit.* p. 39.

[25] *Ibid.*, p. 55.

[26] Voir « Les syndicalistes révolutionnaires français », texte représentatif reproduit dans de ce numéro.

[27] « Der erste Mai », *Der Sozialist*, 1er mai 1909, in : *Landauer AS 3*, pp. 78-83.

[28] Voir Matzigkeit, *op. cit.*, pp. 130-131 (lettre à Max Nettlau du 10 août 1910).

[29] Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Montréal, Ecosociété, 2001, p. 340.

[30] « Polizisten und Mörder », *Der Sozialist*, 13 octobre 1910, in : G. Landauer, *Der werdende Mensch*, Postdam, 1921, pp. 73-77. [Non repris apparemment – la chose est surprenante – par Siegbert Wolf dans les *Œuvres choisies*].

[31] Voir Joachim Willems, *op. cit.*, p. 178.

[32] « Schwache Staatsmänner, schwächeres Volk ! », *Der Sozialist*, 15 juin 1910. Texte reproduit dans ce numéro.

[33] On lit par exemple, en 1925, les lignes suivantes à propos de Landauer dans *L'Internationale*, l'organe théorique de la FAUD : « Pour nous, il est clair que son *Aufruf zum Sozialismus* est son œuvre la plus importante ; nous considérons que c'est même ce qu'on a écrit de meilleur en Allemagne sur le socialisme » (Fritz Oerter, « Gustav Landauer », *L'Internationale*, 1925, n° 4, pp. 23-28, ici p. 25.)

[34] *Aufruf zum Sozialismus*, Francfort/Main, EVA, 1967, p. 108.

[35] *Ibid.*, pp. 97-98.

[36] *Ibid.*, p. 93. Certains passages du livre rappellent, d'ailleurs, la lettre de Marx à Vera Zassoulitch.

[37] *Ibid.*, respectivement p. 133 et p. 122.

[38] [pour reprendre une expression qu'il emploie dans son article « Schwache Staatsmänner, schwächeres Volk ! ».

[39] Pour Stirner, on sait que, par exemple, « le droit est une marotte dont nous a gratifié un fantôme » (*L'Unique et sa propriété*, traduction de Robert L. Reclaire, Paris, Stock, 1900, p. 251.)

[40] « Individualismus », *Der Sozialist*, 15 juillet 1911, in : *Landauer AS 2*, pp. 83-89.

[41] *Ibid.*

[42] « Brot », *Der Sozialist*, 1er juin 1911, in : *Landauer AS 3*, pp. 83-86.

[43] « Judentum und Sozialismus », in : *Landauer AS 5*, pp. 347-351.

[44] « Sind das Ketzergedanken ? », *Ibid.*, pp. 362-368.

[45] « Deutschland, Frankreich und der Krieg », *Der Sozialist*, 1er mars 1913, in : *Landauer AS 4*, pp. 153-164.

[46] Ulrich Linse, *Organisierter Anarchismus im deutschen Kaiserreich von 1871*, Berlin, 1969, pp. 298-299.

[47] « Die vereinigten Republiken Deutschlands und ihre Verfassung », in : *Landauer AS 4*, pp. 254-260, ici p. 256.

[48] Lettre de Gustav Landauer à Hugo Landauer, du 29 janvier 1919, in : *Lebensgang, op. cit.*, tome 2, p. 369.

[49] D'après une lettre d'Else Eisner, citée par S. Wolf, *Landauer AS 4*, p. 40.

[50] Rocker, *op. cit.*, p. 123.

